

## LES DIMENSIONS SYMBOLIQUES DU DEUIL DANS LE RITUEL FUNÉRAIRE

Au centre de la recherche anthropologique sur la religion romaine se trouve le rituel, défini comme une série de comportements symboliques qui organisent et redéfinissent la réalité. Le rituel a pour effet de structurer les comportements en permettant aux gens de tenir des rôles précis. En effet, les actes symboliques qui jalonnent le rituel funéraire miment la totalité de la situation dans laquelle se trouve la famille qui a perdu l'un de ses membres. Cette dernière est souillée physiquement et symboliquement par le mort, **elle doit l'accompagner dans sa future demeure, se séparer de lui et retourner à la vie normale**. Les séquences du rituel visent ainsi à la purification progressive de la famille, qui s'achève par le banquet funéraire. Comme dans les autres rites de passage, on discerne trois stades : séparation, marginalité, réintégration. Lorsque la famille « admet » ou « reconnaît » (*agnoscere*) la mort de l'un de ses membres, elle devient impure et elle se sépare provisoirement du reste de la société. Pendant les *feriae denicales*, le temps s'arrête pour les membres de la famille qui sont souillés par la mort. Après ce temps de marginalisation, la famille réintègre la vie de la civitas grâce au banquet célébré auprès de la tombe (*lautum novemdiale*). Les traits marquants du rituel funéraire sont les déplacements, voire des inversions du comportement normal, symboliques de la période de marginalité. Les participants au rituel funéraire ne portent pas leurs vêtements habituels, ils négligent l'hygiène et renversent les pratiques commensales. Ces rites expriment une altération temporaire des valeurs sociales. À cet égard, John Scheid reprend les mots de Servius pour caractériser les funérailles comme un rituel d'inversion : *contraria facere*. De la même manière, lors de la fête annuelle des morts (*Parentalia*), les magistrats marquent la présence d'une souillure incompatible avec leurs fonctions publiques en ne portant pas leurs insignes [...].

Les femmes prennent aussi part au jeu rituel du changement de signes extérieurs de statut : elles changent leur robe de pourpre pour une sorte de châle noir, le *ricinium* ou la *palla* en fonction des circonstances. Selon Varron, les femmes portent le *ricinium* avant l'ensevelissement du défunt, ce qui peut correspondre au deuil domestique, tandis qu'à l'occasion d'un enterrement elles s'enveloppent dans la *palla*. Les femmes ont encore d'autres signes pour marquer le deuil rituel : les ornements et la coiffure. Les matrones en deuil ne coiffent pas leurs cheveux de manière sophistiquée comme à l'ordinaire, elles ne portent même pas la coiffure la plus simple, le chignon (*nodus*), mais elles laissent leurs cheveux non peignés, ce qui est la coiffure typique des jeunes filles et des femmes qui portent le deuil rituel. Les poètes romains emploient souvent le code des cheveux épars pour désigner les autres formes du désespoir féminin. Ainsi, Lucrèce violée par Sextus Tarquin se montre devant sa propre famille les cheveux épars « comme une mère qui va vers le bûcher (c'est-à-dire aux funérailles) de son enfant » [...].

Par ailleurs les attributs de deuil rituel sont fortement ambigus et ont un effet de marginalisation, mais qui ne se fait pas sentir de la même façon selon les sexes. Bien que les hommes, eux aussi, soient obligés de rendre aux morts les derniers devoirs, **le rituel du deuil est en effet considéré comme une tâche spécifiquement féminine**. Lors du rituel funéraire, la division la plus importante se fait selon le « genre », entre femmes et hommes, car les inversions des attributs du statut social sont différentes pour les deux sexes, comme nous l'avons montré.

La deuxième grande différence entre femmes et hommes apparaît dans la durée du deuil : les femmes restent en deuil plus longtemps que les hommes. Selon la loi « numaique », elles peuvent porter le deuil de leurs maris ou de leurs pères pendant dix mois, tandis que les hommes n'ont pas la possibilité de prolonger leur deuil au-delà du repas funéraire (*cena novemdialis*), qui clôt le temps des funérailles. Si les pratiques rituelles du deuil marginalisent les femmes, c'est donc **en prolongeant leur contact avec le monde des morts** [...].

Sterbenc Erker Darja. Voix dangereuses et force des larmes : le deuil féminin dans la Rome antique.

In: *Revue de l'histoire des religions*, tome 221, n°3, 2004. pp. 259-291 (extrait).